

corde autour de la tête, jusqu'à ce que ses yeux sortissent de leur orbite, puis on l'étendit sur une poutre, où il fut frappé de verges et achevé à coups de hache. L'événement eut lieu le 23 octobre 526. Symmaque fut décapité, et Rusticiana privée de ses biens. Après la mort de Théodoric cependant, sa veuve Amalasonte fit relever les statues de Boèce et de Symmaque, et rendit à Rusticiana les biens de sa famille; mais, en 541, lors du sac de Rome par les Ostrogoths, Rusticiana ayant employé toute sa fortune à nourrir les assiégés, les vainqueurs l'auraient massacrée sans l'intervention de Totila, à qui elle dut la vie. La renommée de Boèce fut consacrée par son supplice. En 722, Luitprand, roi des Lombards, lui fit élever un mausolée dans l'église de San-Pietro Cielo d'Oro, et deux siècles et demi plus tard, en 990, l'empereur Othon III lui en fit élever un plus magnifique, orné d'une épithaphe due au pape Sylvestre II.

La mémoire de Boèce n'a guère conservé de prestige. On ne le lit plus; il a cessé d'avoir de l'autorité, d'influer sur les mœurs; mais il n'en a pas toujours été ainsi. Son rôle, du vie au xiii^e siècle, pourrait sans désavantage être comparé à celui qu'ont joué depuis, à divers titres, Aristote, Platon et Descartes. En 1300, il était encore un des quatre auteurs classiques de l'Université de Paris. A côté de Boèce historique, il y a le Boèce de la légende. D'après cette légende, il aurait séjourné dix-huit ans à Athènes; il y aurait été le disciple de Proclus, et, avant d'être l'époux de Rusticiana, il aurait eu pour femme une Sicilienne du nom d'Elpis, sorte d'héroïne de la philosophie et de la poésie, auteur présumé de deux hymnes du *irénaire*, que les uns disent être : *Decora lux et Beate pastor*; d'autres : *Aurea luce et Felix per omnes*. Elle aurait donné à Boèce deux fils, Patricius et Hypatius, consuls d'Orient en l'an 500. Paul Diacre attribue la mort du philosophe à une ambassade du pape Jean I^{er} à Constantinople, où il allait porter les doléances des catholiques persécutés par les Ostrogoths ariens. Le pape aurait été, dans cette circonstance, un émissaire du ministre de Théodoric. De fait, Boèce fut longtemps honoré dans plusieurs églises particulières comme un saint et un martyr. Les bollandistes lui donnent ce titre, et Ferrarius, notamment, a inséré son nom dans son calendrier. La tradition affirme qu'il fut l'ami de saint Benoît et son hôte au Mont-Cassin. Elle raconte les miracles opérés sur sa tombe, le représente comme saint Denis portant sa tête dans ses mains, ce qui est purement un symbole relatif à son genre de mort. Quoi qu'on dise, il n'était pas chrétien. Il n'est pas question du christianisme dans son livre célèbre : *De la Consolation*. On a conjecturé que l'ouvrage devait avoir un sixième livre, dans lequel il eût fait une profession de foi explicite, s'il avait eu le temps de l'écrire; l'argument ne mérite pas d'être examiné. Les théologiens et les hagiographes du moyen âge lui attribuent aussi des œuvres théologiques que rien n'autorise à croire émanées de sa plume. Un critique moderne, Hand, pense qu'elles appartiennent à un autre Boèce, son contemporain. Il y a eu beaucoup de Boèces à cette époque, et on oublie volontiers les personnalités inférieures au profit d'autres plus élevées, sur lesquelles on réunit les titres de tous. Il ne déplaisait pas non plus à l'Eglise catholique d'avoir Boèce parmi les siens. En réalité, Hincmar de Reims, qui vivait plus de 300 ans après la mort du ministre de Théodoric, est le premier qui lui attribue formellement des œuvres théologiques. Tout ce qu'on peut dire de lui, c'est qu'il n'était pas hostile aux idées chrétiennes. Il vint au déclin d'une civilisation et à l'aurore d'une civilisation différente; il les comprenait toutes les deux, et s'en tint à égale distance, c'est-à-dire qu'il acceptait chacune sous bénéfice d'inventaire, sans vouloir prendre parti entre elles. Ce fut aussi le cas de Clodien et de Zosime. Si on le considère au point de vue littéraire, il a le même caractère. Il a le goût des lettres classiques dans lesquelles il était profondément versé; car il est le dernier auteur occidental de quelque valeur à qui la langue et le goût des Grecs aient été chers. Mais il estimait aussi la littérature chrétienne, la poésie biblique, les idées accréditées dans l'empire par l'invasion des systèmes orientaux. Cette physionomie, à la fois mixte et si pure, couronnée par une fin tragique; ce talent si élevé, auquel aucun autre talent n'avait succédé, expliquent suffisamment l'influence colossale qu'il exerça durant la première moitié du moyen âge, où il régna en maître dans les écoles et dans les intelligences cultivées. La renommée de Boèce diminue graduellement à partir de l'avènement d'Aristote, introduit par les Arabes dans les universités dès le x^e siècle.

Outre le livre *De la Consolation*, on doit à Boèce un grand nombre de traités didactiques, par exemple un traité d'*Arithmétique* en deux livres, un traité de *Géométrie* également en deux livres, des commentaires sur plusieurs ouvrages célèbres de philosophie en usage dans les écoles de l'antiquité, notamment sur les *catégories*, les *sylogismes*, l'*interprétation*, etc., d'Aristote, les *topiques* de Cicéron, etc. Son traité de *Musique*, en cinq livres, résume les connaissances positives de l'antiquité sur la matière, et a joui jusqu'à la Renaissance d'un crédit extraordinaire.

La première édition complète des œuvres de Boèce a été publiée à Venise en 1491.

Boèce recevant les adieux de sa famille, tableau de M. Schnetz, exécuté en 1827 pour l'une des salles du Conseil d'Etat et placé depuis au musée du Luxembourg. Le vieux Boèce, enfermé dans la tour de Pavie et sur le point d'être conduit au supplice, reçoit à travers sa prison les adieux de sa fille et de son petit-fils. La femme élève l'enfant dans ses bras pour qu'il atteigne avec ses lèvres et ses petites mains le visage de son aïeul. Une vieille négresse, qui avait apporté de la nourriture au prisonnier et qui vient d'apprendre que le jour du supplice est arrivé, s'est laissée tomber au pied de la tour et donne un libre cours à ses larmes. Cette dernière figure est, sous le rapport de l'expression, la meilleure du tableau. Les autres parties de l'ouvrage sont traitées avec l'habileté ordinaire à M. Schnetz, mais on y remarque aussi un peu de dureté. Quant à la manière dont le sujet a été conçu par l'artiste elle nous semble avoir été critiquée avec plus de vivacité que de justice : « Cet épisode du prisonnier embrassé par son enfant au travers des grilles de la prison, a dit Jal, m'a bien l'air d'une scène d'après nature, que l'auteur a ornée d'un nom historique pour avoir le droit d'en remplir une grande toile. M. Schnetz aura vu quelque captif visité par sa femme, son fils, son chien et une vieille amie, et il aura conçu l'idée d'un tableau de genre; mais, forcé par la nécessité d'exécuter promptement le tableau qui lui était commandé pour le Conseil d'Etat, il aura, sans rien changer à ses dispositions, grandi ses figures et fait un *Consul Boetius* de ce qui n'était qu'un brigand ou un condamné correctionnel. » Cette critique est exagérée, et nous ne saurions y souscrire. Qu'importe qu'il y ait là une réalité ou un pastiche. Tout ce que l'on a le droit d'exiger de l'artiste, c'est la vérité, une vérité idéale si l'on veut; et le nom de la victime est assez illustre, son supplice fut assez barbare, pour que l'on n'accuse pas d'exagération l'imagination du peintre, et, ici, l'intervention du brigand nous paraît tout au moins inutile.

BOÈCE ou BOETIUS (Christian-Frédéric), graveur allemand, né à Leipzig en 1706, mort en 1778 ou 1783. Il eut pour maître P.-C. Zinck et C.-A. Wotman, et fut nommé, en 1764, graveur de la cour de Cassel. Il a gravé, à l'eau-forte, au burin, au lavis et à la manière du crayon, un assez grand nombre de pièces, parmi lesquelles nous citerons : la *Vierge et l'Enfant Jésus, adorés par la famille de Jacob Meyer*, d'après le tableau d'Holbein, de la galerie de Dresde; la *Nuit*, d'après le Corrège, planche restée inachevée; la *Distillateur*, d'après Téniers; la *Femme tenant un pot rempli de charbons allumés*, d'après Rubens; le *Cabaretier des chasseurs*, d'après Ph. Wouwerman; un *Paysage avec animaux*, d'après Karel Dujardin; le *Bon père de famille*, d'après Schenau; le *Souvenir du jubilé de 1730*, d'après Haydt; divers paysages, des fac-simile, d'après des dessins de Paul Bril, Winckenlooms, Jacob Beyer, Bommel; une vingtaine de portraits, entre autres le sien, d'après Klengel, et ceux de Raphaël Mengs, de Casanova, de Ch. Hutin, du poète Froemer, de Leibnitz, du marquis de Ganges, du duc Maximilien; 34 planches pour le *Museum Richterianum*, etc.

BOECKEL (Jean), v. BOCKELIUS.

BOECKH (Christian-Godefroid), écrivain pédagogique bavarois, né à Memmingen en 1732, mort en 1792. Il était diacre à Nordlinde de la *Bibliothèque universelle pour l'éducation publique et particulière* (1774-1786). On lui doit en outre : le *Journal hebdomadaire pour améliorer l'éducation de la jeunesse* (1771-1772, 4 vol.); *Des principes de l'éducation de la discipline des écoles* (1776); *Gazette des enfants* (1780-1783); *Chronique de la jeunesse* (1785-1788); *Recueil d'ancienne littérature nationale* (1791-1792).

BOECKH (Frédéric DE), homme d'Etat allemand, né à Carlsruhe en 1777, mort en 1855. Il occupa, de 1803 à 1846, les plus hautes fonctions dans le gouvernement. En 1828, il devint ministre des finances, et président du conseil en 1844. Frédéric de Boeckh se montra dévoué à la réforme des abus et au progrès des institutions libérales; ce ne fut que sur la fin de son ministère qu'il se rallia à ses anciens adversaires politiques, par crainte des excès révolutionnaires. Il introduisit dans les divers services des finances des améliorations importantes.

BOECKH (Auguste), célèbre philologue allemand, frère du précédent, né à Carlsruhe en 1785, est le chef le plus éminent de la grande école philologique moderne. Ses ouvrages et ses théories font autorité dans la science, bien que des érudits de premier ordre les aient combattus. Elève de Wolf à l'université de Halle, d'où il passa au séminaire pédagogique de Berlin (1806), il devint bientôt professeur à l'université d'Heidelberg. Ses premiers travaux lui firent une telle réputation, qu'il se vit appelé, dès 1811, à l'université de Berlin. Sa célébrité ne tarda pas à devenir européenne. Tous les titres, tous les honneurs universitaires ou académiques que l'homme de science peut ambitionner, récompensèrent ses studieux efforts. M. Boeckh est membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France, membre correspondant des grandes Sociétés savantes de l'Europe, secrétaire de la classe d'histoire et de philosophie de l'Académie des sciences de Berlin. Conseiller intime du gou-

vernement de Prusse, il a été à plusieurs reprises recteur de l'université, où il occupe la chaire d'éloquence et de littérature anciennes, tout en dirigeant le séminaire philologique et l'Ecole normale de Berlin.

Au lieu de considérer la philologie comme la science de la grammaire générale ou de la linguistique comparative, M. Boeckh posa ce principe : « La philologie doit être une méthode historique, ayant pour objet de restituer toute la vie sociale et politique d'un peuple durant une période déterminée. » Il semble que cette définition ait le tort de sacrifier à l'histoire la philologie, qui ne serait pour la première qu'un instrument; mais la définition du réformateur renfermait la grande conception qu'il avait élaborée. Il divisa la philologie en deux sections : d'un côté, l'*Herméneutique* et la *Critique*; d'autre part, la *Vie pratique* et la *Vie théorique* des anciens. La *Vie pratique* embrasse : 1^o l'étude de la *Vie publique* (histoire politique, monuments politiques, chronologie et géographie); 2^o l'étude de la *Vie privée* (agriculture, industrie, commerce, mariage, éducation, famille, domesticité). La *Vie théorique* résulte : 1^o de la manifestation extérieure de la pensée (culte, arts politiques, musique, orchestrique); 2^o de la connaissance de la pensée ou raison (en d'autres termes, de l'état scientifique des peuples). Ce système heurtait singulièrement les théories grammaticales alors en honneur. L'illustre philologue Hermann critiqua la nouvelle méthode, à propos surtout des inscriptions grecques; mais l'érudition allemande se rallia à l'école de M. Boeckh. Outre une longue collaboration aux *Comptes rendus* et *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, aux *Dissertations de la Société philologique*, à la *Revue de la science historique*, aux *Programmes* universitaires de Berlin, etc., M. Boeckh, doué d'une infatigable activité intellectuelle, a écrit considérablement sur l'antiquité. Le lecteur peut reconnaître, au titre seul, les ouvrages plus importants que les autres : *Commentatio in Platonis qui vulgo fertur Minoem* (1806); *Græcæ tragædiæ principum, Eschylæ, Sophoclis, Euripidis*, etc. (1808); *Les Mesures des vers de Pindare* (1809); *De Platonis systemate celestium globorum et de vera indole astronomiæ philologica* (1810); *De Platonica corporis mundani fabrica conflat*, etc. (1810); *Observationes criticae in Pindari primum Olympicum carmen* (1811); *Développement de la philosophie du pythagoricien Philolaos et fragments de son œuvre* (1819); *Œuvres de Pindare, texte avec variantes, scolies, traduction latine, commentaire perpétuel, notes et prosodie grecque* (1811-1822, 4 vol.); c'est l'édition critique la plus remarquable et la plus complète qui existe sur ce poète; *Economie politique des Athéniens* (1827, 2 vol. in-8); 1851-1852, 2^e édition, 3 vol. in-8); c'est l'ouvrage capital de M. Boeckh, et il a été traduit en plusieurs langues, notamment en français, par M. Laligant (1828, 2 vol. in-8). Dans ce travail, qui offre un tableau de la situation politique, financière, industrielle et commerciale de la Grèce ancienne, le célèbre philologue a fait preuve de l'érudition la plus étendue et d'une merveilleuse sagacité. *Corpus inscriptionum graecarum auctoritate et impensis Academiae regiae Borussiae* (1824-1850, 3 vol. in-fol.), vaste recueil destiné à contenir, d'après un classement géographique, toutes les inscriptions grecques connues; *De la Critique des poésies de Pindare* (1825); *Recherches métrologiques sur les poids, étalons et mesures de l'antiquité* (1838); *Documents sur l'état de la marine attique* (1840); *Recherches sur le système cosmique de Platon* (1852); les *Cycles lunaires des Hellènes* (1855). On doit encore à M. Boeckh des écrits d'un autre ordre : *Leibnitz et les académies d'Allemagne* (1835); d'*Alembert et Frédéric le Grand, rapports entre la science et l'Etat*; *Oraison funèbre de Frédéric-Guillaume III* (1840); *Les Rapports entre la science et la vie* (1845). Le système philologique de ce savant critique est exposé ou apprécié dans un *Discours* prononcé en 1850, à Berlin, devant l'assemblée des philologues allemands; dans les *Biographies d'humanistes célèbres*, par Hoffmann; dans un ouvrage de H.-F. Elze, la *Philologie considérée comme système*, et dans celui de Hans Reichhardt, *Des Divisions de la philologie*. Parmi les élèves de ce savant, il faut citer surtout le célèbre Otfried Müller.

BOECKHN ou BOECKEN (Placide), canoniste allemand, né à Munich en 1690; mort en 1752, était membre de l'ordre des bénédictins. Il doit sa réputation à son *Commentarius in jus canonicum universum* (Saltzbourg, 1735, 3 vol. in-fol.), réimprimé à Paris en 1776.

BOECKHOUT (Jean-Joseph VAN), publiciste flamand, né à Bruxelles, mort en 1827, professa de bonne heure les idées philosophiques qui régnaient en France vers la fin du siècle dernier, et, par conséquent, se montra hostile à l'influence cléricale. S'étant prononcé vivement, après la chute de l'empire, pour la réunion de la Belgique à la Hollande, il fut nommé inspecteur de l'enregistrement et des domaines quand cette réunion fut accomplie. On a de Boeckhout, entre autres écrits : *Renonciation de la souveraineté des Pays-Bas, faite prétendument par Vander Noot*, etc.; la *Réunion de la Belgique à la Hollande serait-elle avantageuse ou désavantageuse?* le *Réveil d'Epimède*, spirituelle facétie; *Discours sur la civilisation*, etc., (1820). Van Boeckhout publia en

1815 un recueil périodique intitulé : les *Ephémérides de l'opinion*.

BOECKING (Edouard), jurisconsulte allemand, né en 1802 à Traebach (Prusse). Il a eu pour maîtres Schleiermacher, Hegel, Savigny et Hugo, dans les universités de l'Allemagne du Nord. Depuis 1830, il professe le droit à l'université de Bonn. Il a donné des éditions de divers ouvrages classiques de droit, avec ce luxe de notes et de commentaires qui distingue les publications allemandes. Ce sont : *Institutiones Gai et Justiniani* (1829), avec Klenze; *Institutiones Gai* (3^e édition, 1850); *Corpus legum seu Brachylogus*, etc. (1829); *Fragmenta Ulpiani* (3^e édition, 1845). Il a fait également paraître 13 volumes les *Œuvres complètes* de A. Schlegel (1845-1847); mais son principal titre scientifique est un grand travail : *Notitia dignitatum utriusque imperii* (1838-1850, 3 vol.), qui lui a coûté vingt-cinq années de recherches.

BOECKLER (George-André), architecte et mécanicien allemand du xviii^e siècle. Il fut nommé architecte de la ville de Nuremberg, et il publia en allemand un recueil contenant des dessins de moulins et autres inventions mécaniques, qui fut traduit en latin par Henri Schmitz, sous le titre de *Theatrum machinarum* (1661, in-fol.). On lui doit un traité curieux d'*Architecture hydraulique* (1663), et l'*Ecole d'économie domestique* (Francfort, 1666).

BOECKLIN (Johann-Christophe), peintre et graveur allemand, né à Augsburg, il a gravé des planches pour divers ouvrages, notamment pour l'*Architecture civile* de Paul Decker, et un grand nombre de portraits de personnages allemands et anglais de son époque, théologiens, jurisconsultes, médecins, poètes, savants, prélats, princes, souverains.

BOECKLIN (David-Ulrich), graveur, fils ou neveu du précédent, travailla à Leipzig au milieu du xviii^e siècle. On a de lui un portrait du général Jacques Stanhope, et une *Allégorie* à l'occasion du mariage de Frédéric-Auguste et de Marie-Joséphine d'Autriche.

BOECKMANN (Jonas), médecin suédois, né à Windberg en 1716, mort en 1760. Il fut nommé, en 1747, professeur de médecine à l'université de Greifswald, et plus tard médecin du roi. Il a écrit en latin quelques dissertations sur la philosophie des stoïciens, et des traités sur plusieurs questions de médecine.

BOECKMANN ou BOECKMANN (Jean-Laurent), savant allemand, né à Lübeck en 1741, mort en 1808, devint professeur de mathématiques et de physique au gymnase académique de Carlsruhe, s'acquitta de la bienveillance du margrave Charles-Frédéric, qui le nomma conseiller intime, et rendit de grands services à l'instruction publique dans le pays de Bade. Boeckmann fit de nombreux essais sur l'électricité comme agent thérapeutique. On a de lui divers traités, entre autres : *Premiers éléments de mécanique* (1769); *Physique descriptive entièrement réformée* (1775).

BOECKMANN (Charles-Guillaume), savant allemand, fils du précédent, né à Carlsruhe en 1773, mort en 1821, montra de bonne heure de remarquables dispositions pour les sciences physiques et mathématiques. Professeur de sciences physiques à l'université d'Heidelberg, il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite : *Sur la proportion du phosphore dans diverses espèces de gaz* (1800); *Guide pour l'enseignement et l'étude de la physique* (1805); *Description physique des eaux minérales de Briesbach, Ptersthal*, etc. (1810); *Essai sur la chaleur donnée à divers corps par les rayons du soleil*, etc. Il était membre de vingt et une sociétés savantes, allemandes ou étrangères.

BOECLER (Jean-Henri), érudit allemand, né en 1611 à Cronheim en Franconie, mort en 1692, fut nommé à vingt ans professeur d'éloquence à Strasbourg. Il acquit une grande réputation par l'étendue et la variété de ses connaissances, non-seulement dans les lettres hébraïques, grecques et latines, mais encore en droit public et en histoire. Il fut pourvu d'un canonicat en 1640, et, en 1648 appelé à Upsal par Christine, reine de Suède, qui lui donna une chaire d'éloquence, le gratifia d'une pension de 800 écus et le nomma historiographe du royaume. Sa santé n'ayant pu supporter le climat de la Suède, Boecler revint à Strasbourg, tout en conservant ses pensions et ses titres. Il fut nommé bientôt après professeur d'histoire et comblé d'honneurs par l'électeur de Mayence, qui le créa conseiller; par l'empereur Ferdinand III, qui en fit un comte palatin, et par Louis XIV, qui lui offrit une pension de 2,000 livres. Boecler a laissé, outre des commentaires sur un grand nombre d'auteurs dont il a donné des éditions : *Hérodien*, *Suétone*, *Manilius*, *Térence*, *Cornélius Nepos*, *Polybe*, *Virgile*, *Hérodote*, etc., plusieurs ouvrages d'histoire, de politique, de critique, de morale, etc., parmi lesquels nous citerons : *De jure Galliae in Lotharingam* (1663); *Ad Grotium de jure belli et pacis dissertationes quinque* (1663); *Dissertation de scriptoribus graecis et latinis ab Homero usque ad initium xvii^e saeculi* (1674); *Bibliographia historico-politico-philologica* (1677); *Historia belli Sueco-Danici* (1676); *Historia universalis ab orbe condito ad Jesu-Christi natiuitatem* (1680); *Notitia sacri imperii romani* (1681); *Historia universalis iv^e saeculorum post Christum*; *Bibliographia critica*, un recueil de dissertations, pièces, etc. (4 vol. in-4^e, etc.)